

entrées  
**libres**

PRIMÉ AUX MAGRITTE

***Un monde, le harcèlement  
scolaire à hauteur d'enfant***



DOSSIER

**Nos écoles ont besoin de bénévoles !**

INTERVIEW

**Pourquoi les directions du fondamental craquent**

## 3

## ÉDITO

Grèves dans l'enseignement : avec ou sans préavis ?

## 4

## L'ACTU

Christine Toumpsin : « *Le directeur du fondamental est l'oublié de toutes les réformes de l'école* »

## 6

## INTERVIEW

Laura Wandel : « *La violence et le harcèlement ne demandent qu'à être écoutés* »

## 8

## À L'ÉTUDE

Des modèles inspirants pour entrer dans l'ère des TICE

## 10

## DOSSIER

Une heure pour mon école

## 16

## CAS D'ÉCOLE

La journée portes ouvertes réinventée en un escape game

## 17

## CAS D'ÉCOLE

Ils fabriquent leurs détecteurs de CO2

## 18

## MÉMOIRE D'ÉCOLE

Écoles Sainte-Gertrude, à Brugelette : huit siècles dédiés aux enfants les plus fragiles

## 20

## CONFIDENCES

Cédric Bortolotto : « *Provoquer l'étincelle chez mes élèves pour leur donner les clés de leur autonomie* »

## 22

## COULISSES

Marc Maréchal : « *Très agréable d'évaluer dans un véritable espace de vie* »

## 23

## CHRONIQUE

Carnaval et Carême : pédagogie de croissance spirituelle

## 24

## LIVRES

- *Don Bosco* ressort
- *100 dates de l'histoire de Belgique*
- *Abécédaire d'une pandémie. Ce que le Covid révèle de notre société*
- *Point de non-retour*

## 26

## SERVICES

## 28

## HUMOUR

*Intercours*, la BD de Jacques Louis



## L'actu

Christine Toumpsin

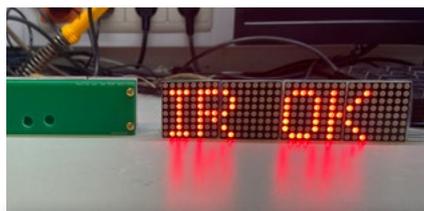
4



## Dossier

Écoles et bénévoles

10



## Cas d'école

Ils fabriquent leurs détecteurs de CO2

17

## entrées libres

Février 2022 / N°166 / 16<sup>e</sup> année  
Périodique mensuel (sauf juillet et août)  
ISSN 1782-4346

entrées libres est la revue de l'Enseignement catholique en Communautés francophone et germanophone de Belgique.

[www.entrees-libres.be](http://www.entrees-libres.be)

[redaction@entrees-libres.be](mailto:redaction@entrees-libres.be)

## Rédacteur en chef et éditeur responsable

Christian Carpentier (02 256 70 30)  
avenue E. Mounier 100 - 1200 Bruxelles

## Secrétaire de rédaction

Jean-François Lauwens

## Secrétariat et abonnements

02 256 70 30

## Création graphique

PAF!

## Mise en page et illustrations

Catherine Jouret

## Membres du comité de rédaction

Charline Cariaux	Frédéric Coché
Vinciane De Keyser	Alain Desmons
Luc De Wael	Hélène Genevrois
Fabrice Glogowski	Gengoux Gomez
Pierre Henry	Oleg Lebedev
Anne Leblanc	Marie-Noëlle Lovenfosse
Luc Michiels	Christophe Mouraux
Anne-Marie Scohier	Guy Selderslagh
François Tollet	Marie Trogu
Gérald Vanbellinghen	Stéphane Vanoirbeck

## Publicité

02 256 70 30

## Impression

IPM Printing SA Ganshoren

Les articles paraissent sous la responsabilité de leurs auteurs. Les titres, intertitres et chapeaux sont de la rédaction.

# Édito

## Grèves dans l'enseignement : avec ou sans préavis ?



L'actualité sociale dans le secteur de l'enseignement a fait (re)surgir une question qui se pose depuis belle lurette. Les organisations syndicales dans le secteur de l'enseignement sont-elles ou non tenues de communiquer un préavis de grève en bonne et due forme à chacun des employeurs de l'enseignement avant toute action de ce genre ? Par « employeur », il faut entendre chacun des pouvoirs organisateurs et non seulement leur fédération (dans l'enseignement catholique, le SeGEC). La législation est, à cet égard, pour le moins curieuse puisqu'elle ne prévoit pas une telle obligation dans le secteur de l'enseignement. En effet, la loi du 5 décembre 1968 ne trouvant pas à s'appliquer dans l'enseignement, aucune convention collective n'y définit les dispositions applicables aux mouvements sociaux.

Par ailleurs, si le statut de la délégation syndicale prévoit la possibilité pour les organisations syndicales de tenir, de manière exceptionnelle, des séances d'information durant les heures de cours, cela ne peut se faire qu'avec l'accord explicite de la direction et après une concertation relative aux mesures à mettre en place pour la prise en charge des élèves. Trop souvent, on doit constater que cet article est détourné à la faveur d'un arrêt de travail, sans respect de la procédure préalable qui prévoit la concertation avec la direction et son accord. N'y aurait-il pas lieu de clarifier la notion d'arrêt de travail ainsi que les conditions de son exercice ? Serait-il exact de conclure de tout ceci que, dans le secteur de l'enseignement, la grève sauvage serait légale, alors que des obligations en matière de préavis prévalent dans l'ensemble des autres secteurs d'activité couverts, eux, par la loi de 1968 ?

Et, dans la réalité, qu'en est-il ? Le SeGEC a reçu trois préavis de grève pour le 10 février dernier, l'un adressé conjointement aux fédérations de PO et au gouvernement et deux autres adressés conjointement aux fédérations de PO et aux présidents des commissions paritaires. La question qui se pose nous paraît être la suivante : ne serait-il pas normal que chaque employeur – c'est-à-dire chaque PO – soit obligatoirement et formellement informé par la délégation syndicale des établissements qu'il organise, dans un délai raisonnable, de l'existence d'un préavis de grève le concernant ? Comment les fédérations de PO qui sont invitées à faire suivre ces courriers généraux auprès des écoles pourraient-elles préjuger des intentions de chacune des délégations syndicales locales ? Ne serait-il pas souhaitable également que, pour des raisons organisationnelles, la déclaration des membres du personnel quant à leur exercice du droit de grève intervienne préalablement à la grève et non postérieurement à celle-ci ?

On peut se demander si le temps n'est pas venu d'adapter une législation manifestement obsolète. Si la grève est un droit, la communication en bonne et due forme d'un préavis à chacun des employeurs est nécessaire au regard des règles du dialogue social prévalant en Belgique, telles que définies notamment par « le Groupe des 10 » dans le protocole d'accord du 10 février 2002. Ne faudrait-il pas également, comme c'est le cas dans d'autres secteurs, prévoir que le recours à la grève ne doit être envisagé localement qu'après une tentative de dialogue social ?

En définitive, la gestion d'un établissement scolaire en cas de conflit social nécessite toujours de prendre en compte la prise en charge des élèves et le droit pour les non-grévistes d'exercer leur métier. Ceci ne s'improvise pas et s'improvise d'autant moins que le contexte sanitaire impose de prendre des dispositions organisationnelles spécifiques. ■

**Étienne MICHEL**  
*Directeur général du SeGEC*  
Le 8 février 2022



## « Le directeur du fondamental est l'oublié de toutes les réformes de l'école »

JEAN-FRANÇOIS LAUWENS

Présidente depuis deux ans du Collège des directeurs de l'enseignement fondamental catholique, Christine Toumpsin, directrice de l'Institut Notre-Dame à Anderlecht, porte les revendications d'un métier absolument central de l'école mais insuffisamment reconnu. Les directeurs ne se sont pas joints au mouvement de mécontentement des enseignants le 10 février mais ils ont été reçus par la ministre Désir le 21 décembre et le seront à nouveau très bientôt. La liste de leurs tâches est longue comme une pandémie de Covid. Nous aborderons dans notre prochain numéro le sort des directions du secondaire.

Pourquoi les directions ne se joignent-elles pas à la grogne des profs, qui ont été reçus par la ministre le 10 février dernier ?

« Parce que c'est le mouvement des enseignants et des syndicats. Notre mouvement se veut apolitique et asyndical. Nous ne sommes là que pour défendre nos postes et fonctions, nos collègues, nos conditions de travail. C'est une action des directions, par les directions, pour les directions. Les enseignants sont en général solidaires. Certains voulaient même nous accompagner le 21 décembre devant le cabinet, chose que nous avons refusée. »

C'est une action inter-réseaux, ce qui est nouveau. Pourtant, ne dit-on pas généralement que les écoles officielles et notamment communales sont bien pourvues en personnel d'encadrement ?

« C'est effectivement totalement nouveau et la volonté est de poursuivre. Il est clair que le communal a d'autres aides que nous mais, à l'inverse, les directeurs ont une liberté de parole nettement moins grande que nous, certains ont reçu interdiction de participer. Ce qui est commun à tout le monde, c'est la pression, la charge de travail, l'absence de reconnaissance propre de notre fonction. Après, quand nous déneigeons la cour de récréation ou peignons un mur, les écoles communales ont du personnel communal. »

Vous parlez de reconnaissance et non d'augmentation : on est dans la symbolique pure ?

« En grande partie, oui. Ce que nous demandons, c'est une juste reconnaissance, à la hauteur de notre responsabilité. Et cela passe, c'est vrai, par un barème engendrant une revalorisation salariale. La reconnaissance, cela ne coûte pas grand-chose. Au contraire du secondaire, les directeurs et directrices du fondamental ont un contrat d'enseignants avec un complément de direction. Nous voulons avoir la même valeur que les directeurs du secondaire. C'est une anomalie historique dont personne ne connaît l'explication. Les directions du fondamental ont été les oubliées de toutes les réformes. Chacun sait qu'on ne peut faire tourner une école sans directeur mais on l'oublie dans toutes les décisions. Dans les circulaires, on ne parle pas des directeurs. Tous les enseignants reçoivent une prime de 100 € pour le matériel informatique, pas les directeurs alors que nous sommes obligés de travailler à la maison le soir et le week-end. Nous voulons une reconnaissance propre, que l'on ait des contrats de direction et non d'enseignants, avec un emploi, des heures et un salaire de direction. »

## Le Pacte d'excellence parle pourtant d'un rôle de leader pédagogique pour les directeurs...

« Le Pacte reconnaît l'importance de directions fortes et formées pour mener le plan de pilotage mais rien n'est fait pour cela. Pour pouvoir l'assumer, nous devons être déchargés d'autres choses. Notre première demande, c'est que le cadre administratif et éducatif organique soit identique au secondaire. Si c'était le cas dans mon école, j'aurais droit à un économiste, à une secrétaire et à trois ou quatre éducateurs au moins. Aujourd'hui, c'est zéro ou alors sur fonds propres. J'arrive à 6h30 du matin pour pouvoir travailler au calme et être à 8 heures à la porte pour accueillir parents et élèves. Ce n'est pas normal de ne voir les enfants qu'à l'entrée et à la sortie de l'école quand on est responsable pédagogique ! Avant le Covid, j'étais contente si je parvenais à faire du pédagogique un tiers du temps. »

## Le Covid a été le déclencheur ?

« La situation était évidemment déjà explosive avant le premier cas de Covid. Mais la crise sanitaire a mis en exergue ce que nous disons depuis des années, elle a fait exploser tout ce que nous avons à faire. Avant, j'avais le temps d'aller simplement dans une classe m'asseoir et voir comment ça se passe. Maintenant plus ! Ce que je ne gère pas en lien avec le Covid durant la journée, c'est-à-dire tout le reste, je dois le faire après. Les trois premières semaines de janvier, la gestion de la situation sanitaire représentait 100% de notre temps de travail. Je ne parle même pas de mes collègues qui ont été menacés de mort parce que les élèves devaient porter le masque. Idem pour la pénurie : elle est systémique et date de nombreuses années. Dans le primaire, nous sommes en pénurie dès le mois d'octobre. Mais là, c'est décuplé. »

## Ne vous demande-t-on pas des compétences qui sont tout sauf pédagogiques ?

« Nous sommes des enseignants avec des compétences pédagogiques et une formation de direction mais, au quotidien, nous sommes comptables, secouristes, psychologues, plombiers, électriciens. On débouche les toilettes, on change les ampoules, on sale la cour. Je ne suis pas payée pour ça, ce n'est pas ma fonction. Je me suis formée au BA4 électricien pour pouvoir remettre les plombs quand ils sautent. Vous me direz que chacun de nous remet les fusibles chez soi mais, dans une école, si on a un problème après et

que la personne qui a remis les plombs n'a pas de formation en poche, nous ne sommes pas couverts par les assurances ! Je suis formée à l'utilisation des extincteurs comme premier secours en attendant les pompiers. C'est une responsabilité totale, 24 heures sur 24. J'ajoute à cela que, au-delà des problèmes scolaires, nous sommes la première ligne pour les enfants qui subissent des violences à la maison, qui vivent des agressions sexuelles, les mamans battues qui ne savent pas où aller... Le seul endroit où ils savent qu'ils seront en sécurité, c'est ici. »

## Elle vous répond quoi la ministre ?

« Elle a bien compris, elle est consciente, les rencontres ont le mérite d'exister. Mais les marges financières sont nulles. Je pense que la Fédération Wallonie-Bruxelles devrait revoir ses priorités et travailler autrement. Les réformes ne sont pas adaptées à la réalité du terrain. Le Pacte d'excellence, le plan de pilotage, c'est magnifique mais, malheureusement, le politique veut entrer en force dans le Pacte. Nous demandons de ralentir la cadence car nous sommes dans une situation complexe, ce qui a été entendu en partie. Est-ce que tout changer à chaque ministre est une bonne solution ? Le Pacte a évidemment une vision à long terme. Mais, de mon expérience depuis 1992, je sais que nous n'avons jamais eu le temps de mettre en application une réforme que la nouvelle était là ! Et cela coûte à chaque fois beaucoup d'argent pour ne pas avoir le temps de mettre les réformes en route et encore moins de voir, 3 ans plus tard, l'effet de la réforme. Une grosse machine comme l'école ne se change pas du jour au lendemain. »

## Aujourd'hui, la majorité de vos collègues sont-ils plus proches du renoncement voire du burn-out ou sont-ils boostés par leur passion ?

« C'est assez partagé, en fait. Les anciens ont déjà vécu beaucoup de choses, ils tiennent debout. Les plus jeunes, qui entrent dans la fonction depuis le Covid, ont tendance à se demander quelle bêtise ils ont faite en devenant directeurs. Ces dernières semaines, je dois avouer que même des collègues parmi les plus costauds, en poste depuis 15 ans, reconnus, ont donné des signes de difficultés. Si même eux s'effondrent, alors... »

## Et vous, avez-vous déjà pensé à abandonner ?

« En 2020, aux débuts du Covid, j'ai failli renoncer. Je me suis fait aider par un coach, je me défoule bien au sport pour me vider la tête. Ce qui me fait tenir ? Une équipe extraordinaire. Et les enfants ! J'ai ma dose de câlins le matin, le midi, le soir, sur la cour ou devant l'école. » ■



Christine Toumpsin ©DR

# « La violence et le harcèlement ne demandent qu' à être écoutés »

GÉRALD VANBELLINGEN

Mis à l'honneur dans la catégorie « Un certain regard » à Cannes, *Un monde* de Laura Wandel, qui a aussi longtemps été en lice pour l'Oscar du meilleur film étranger, a réalisé un carton plein aux derniers Magritte : 7 récompenses dont celles de la meilleure réalisation, du meilleur premier film et de meilleurs espoirs aux deux jeunes interprètes du film. Avec son premier long métrage qui immerge les spectateurs dans cet univers imitoyable de la cour de récré, Laura Wandel nous plonge dans *un monde* avec ses codes et ses lois propres, ses jeux innocents mais aussi une face bien plus sombre, celle du harcèlement scolaire.

Entre innocence et cruauté enfantine, la réalisatrice belge Laura Wandel signe le récit poignant de la première rentrée à l'école primaire de Nora. Sa découverte d'*Un monde* qui lui était jusque-là presque inconnu. Des parfois terribles cours de natation aux petits bonheurs simples en passant par son besoin d'intégration, la caméra ne lâche pas Nora d'une semelle. Pas plus lorsqu'elle découvre que son grand frère, Abel, est victime de harcèlement. La petite fille fait alors de son mieux pour l'aider, sans trop savoir comment s'y prendre. Caméra à hauteur d'enfant, *Un monde* explore les mécaniques complexes du harcèlement scolaire : entre conflit de loyauté, rejet, désir d'inclusion, la bascule harcelé/harceleur ou encore la terrible loi du silence...

Quel a été le point de départ du film *Un monde* ?

« J'ai voulu montrer ce qu'étaient les premiers moments d'une enfant qui arrive à l'école. Avec la découverte des codes sociaux, son besoin d'intégration, de reconnaissance, etc. Un moment très important, car c'est déjà un peu ce qu'on retrouve plus tard en tant qu'adulte. J'ai donc voulu explorer cette première fois et ce monde dans lequel on passe tant d'années. Une frange de notre vie qui, si on en oublie une partie, reste déterminante pour notre futur en tant qu'adulte. Car ça fige en quelque sorte notre identité. Et si c'est vrai pour l'école en tant que telle, ce qu'il se passe en dehors de la classe est tout aussi important. »

Avec notamment le harcèlement dont est victime Abel, le frère de Nora. Mais est-ce vraiment là le thème principal du film ?

« Nora arrive à l'école, elle vit ses premiers jours avec angoisse et crainte. Elle est confrontée à ses besoins à elle mais elle découvre bien vite que son grand frère est victime de harcèlement. Lui vient alors la question : « Comment venir en aide à Abel ? ». Si, dans *Un monde*, je traite du harcèlement, pour moi la question centrale réside en un questionnement : « Comment venir en aide à son prochain ? Ou plutôt comment aider l'autre, mais de la manière dont il voudrait être aidé ? » Car notre façon d'aider n'est pas toujours celle que l'autre attend, ni même la bonne pour lui. »

Nora fait de son mieux mais se retrouve un peu perdue face à la réaction d'Abel. Son papa et sa prof aussi ne savent pas trop comment réagir...

« Mon but c'était de montrer le phénomène, mais sans jamais être dans le jugement. Car pour moi la solution dans ce cas de figure, c'est aussi d'essayer de ne pas porter de jugement sur les actes de l'autre. Il faut se mettre à sa place en essayant de comprendre ce qu'il se passe. Mais le jugement est souvent - et malheureusement - bien plus rapide que la compréhension. »

Les rares fois où l'on voit des adultes à l'écran, c'est d'ailleurs lorsqu'ils essaient de comprendre et qu'ils se mettent à hauteur de Nora. Ce qui n'est sûrement pas un hasard...

« Il était important pour moi de donner une place au spectateur dans le récit, de l'inviter à participer pleinement pour s'immerger dans l'histoire. Et c'est en suggérant ce qu'il se passe autour de Nora plutôt qu'en le montrant clairement que j'ai voulu induire cette participation. Et alors oui, les seules deux-trois fois où les adultes sont dans le champ, c'est effectivement quand ils essaient de comprendre. Mais comprendre un tel phénomène, c'est très compliqué. On n'est pas confronté à des adultes qui ne gèrent pas ces problèmes, mais à des adultes qui ne savent tout simplement pas comment les gérer. »



Laura Wandel ©DR

L'école a, elle aussi, que ce soit dans le film ou en général, beaucoup de mal à comprendre un tel phénomène...

« Oui, mais ce n'est pas le propre du milieu scolaire, c'est l'un des grands problèmes de notre société actuelle. Car pour pouvoir comprendre plutôt que juger, cela nécessite du temps. Or du temps, souvent, on n'en a pas. Ensuite, c'est souvent le postulat de base qui n'est pas bon. Car il est parfois très sain d'assumer qu'on ne sait pas quoi faire, de dire : « Oui, je ne comprends pas ». Car chaque cas de harcèlement est différent. Les causes en sont multiples et les protagonistes s'échangent les rôles de manière fréquente et rapide. En réalité, la barrière entre le bourreau et la victime est très fine. Le bourreau est souvent quelqu'un qui souffre, qui a été victime d'une blessure et qui finalement la reproduit à son tour... »

**On sent une vraie justesse et une profondeur dans le récit : comment prépare-t-on un tel film ?**

« L'écriture du film m'a demandé cinq ans. Cinq années dédiées à des interviews, entrevues avec des profs, des directeurs, des psychopédagogues, des psychologues, etc. Et pas mal d'observation dans les écoles aussi. Ce qui me permettait de me rendre compte des jeux actuels des enfants, de leur façon de parler, de se comporter entre eux, etc. Cette longue phase préparatoire était très importante pour moi afin que le récit soit le plus juste possible. Car si le film parle d'une expérience personnelle, celle de Nora, je voulais qu'elle soit la plus universelle possible. »

**On imagine qu'il n'a pas dû être facile de trouver les écoles qui acceptent de jouer le jeu, au vu du thème du film, ni de trouver celle qui lui sert de décor (l'athénée Andrée Thomas de Forest) ?**

« À partir du moment où j'ai expliqué la démarche, ça a été très compliqué de convaincre les établissements scolaires. Beaucoup de portes se sont fermées et j'ai pratiquement fait toutes les écoles de Bruxelles pour trouver ce dont j'avais



Maya Vanderbeque, la petite Nora du film, « meilleur espoir féminin » aux récents Magritte ©DR

besoin. Au-delà du thème, il existait également des contraintes narratives. Car l'école devait avoir une cour ouverte vers la rue, un peu enclavée dans les bâtiments pour jouer sur le côté 'prison', de longs couloirs froids qui donnent l'impression d'être interminables, un aspect assez austère, etc. Pour retranscrire au mieux la perception de Nora. »

**Comment se sont déroulés le tournage et les castings avec les enfants ?**

« Plus ou moins 200 enfants se sont présentés. Mais Maya (Vanderbeque) m'a très fortement touchée. Elle avait 7 ans à l'époque et elle m'avait dit au moment du casting : « Je veux donner toute ma force à ce film » ! C'est incroyable de voir un enfant de son âge sortir une telle phrase. Et puis elle avait quelque chose dans le regard qui faisait qu'elle crevait naturellement l'écran. »

**Les dialogues étaient-ils écrits à l'avance et scénarisés ou improvisés ?**

« Il n'y avait aucune scène préparée à l'avance. La méthode a consisté à faire oublier la caméra aux enfants. Et pour y arriver, on a fait appel à un orthopédagogue qui a développé une technique de travail. Pendant 3 mois, on s'est d'abord vu tous les week-ends avec les enfants – j'ai d'ailleurs appris à Maya à nager durant cette période. On faisait des ateliers pour savoir à quels jeux ils jouent, comment est-ce qu'ils se parlent entre eux, etc. Ensuite, les enfants devaient créer des marionnettes de leur personnage et on leur demandait ce que ces marion-

nettes pourraient dire dans telle ou telle situation. Des petites scénettes que les enfants transformaient en dessins et qu'ils ont utilisés en guise de scénario lors du tournage. Pour que ce soit le plus naturel possible et non pas un dialogue d'adultes récité par un enfant. »

**Retrouve-t-on des souvenirs personnels dans le film ?**

« Le film s'appuie à la fois sur mes observations et interviews mais aussi sur quelques souvenirs. Des souvenirs qui pourraient parler à tout le monde, comme les cours de natation par exemple. De mon côté, la scène où Nora apprend à faire ses lacets, c'est du vécu. Je me souviens que je n'y arrivais pas et c'est comme ça plus ou moins que j'ai appris à les faire. C'est une petite victoire dont je me souviens encore aujourd'hui. Un des moments Waow même si ça ne représente pas grand-chose au final. C'est juste d'hyper bons souvenirs. »

**Est-ce que finalement, l'image la plus importante du film n'est pas la toute dernière ?**

« Si ! Et c'est sans doute mon côté un peu naïf, mais pour moi seul l'amour peut arriver à vaincre la violence. La violence ne demande en réalité qu'à être écoutée. Et quand Nora prend son frère dans ses bras à la toute fin, elle montre qu'elle l'écoute, qu'elle l'accepte malgré ce qu'il a fait, sans jugement et avec bienveillance. Elle ne dit rien mais le serre dans ses bras et ce contact change tout. Mais réagir de cette façon est tout sauf évident, il faut savoir prendre le recul nécessaire. » ■



En Norvège, des simulateurs de vol pour les élèves ©DR

# Des modèles inspirants pour entrer dans l'ère des TICE

JEAN-FRANÇOIS LAUWENS

« Des pratiques aux **practICES** pédagogiques efficaces » : tel était l'intitulé du projet numérique pédagogique mené par le Consortium numérique du SeGEC. Au programme, des visites dans 3 pays (Slovénie, Tchéquie, Norvège) pour des représentants de 5 écoles et de 5 fédérations.

Il arrive que la pire actualité vienne donner une acuité toute particulière à des projets de longue haleine. C'est typiquement ce qui est arrivé dans le cadre du projet numérique pédagogique du SeGEC intitulé « Des pratiques aux **practICES** pédagogiques efficaces » (TICE : technologies de l'information et de la communication pour l'enseignement) et développé au sein de la cellule Europe. « Il y a quelques années déjà que nous suivons le programme européen Erasmus+ et les opportunités de formation qu'il nous donne », rappelle Bruno Mathelart, l'ancien coordinateur de la cellule Europe du SeGEC. « En 2016 déjà, nous avons par exemple contribué à un projet sur la remédiation : lors d'une visite de terrain en Finlande, nous avons compris l'efficacité de cette formule. Quand nous avons réfléchi au projet suivant, nous sommes tombés d'accord sur le numérique. On ne pouvait évidemment penser que le Covid viendrait mettre ce sujet à ce point au-devant des préoccupations ! »

Les conclusions de ce projet ont été présentées en janvier lors du Forum final du Consortium numérique qui, c'est historique, a fédéré bien au-delà du secondaire. « D'abord, on a voulu travailler à plusieurs niveaux, sortir du secondaire pour travailler dans l'esprit du tronc commun, rappelle Bruno Mathelart. Des groupes de travail ont été créés entre fondamental et secondaire, portés par les deux fédérations. Mais on est vite arrivés à la conclusion que le numérique, cela concernait aussi la promotion sociale, l'enseignement tout au long de la vie, mais aussi les centres PMS et l'enseignement supérieur. »

## Programmation numérique

Liliane Jeanmoye est directrice (primaires 2 à 6) de l'école primaire libre de Chênée. La visite à Bodø l'a bousculée : « À titre personnel, je suis rentrée transformée pédagogiquement parlant de Norvège, sur l'aspect zen, naturel de l'école. Grâce à notre PO, nous disposons de pas mal d'outils numériques de pointe. Mais, dans nos pays, cela reste ponctuel tandis que, là-bas, les élèves ont leur ordinateur en secondaire et, du côté des plus petits, les enfants touchent en permanence au numérique... sans y

## Parcours e-référent

Parmi les multiples retombées positives de ces voyages d'étude, il y a également la création, par le CECa-FoC (institut de formation continuée de la FESeC, la fédération du secondaire), du parcours « e-référent ». De quoi s'agit-il ? Evelyne De Commer, responsable de formation à la CeCa-FoC, explique : « Le projet E-Référent est né du premier voyage en Slovaquie. Là-bas, il m'est apparu clairement qu'il manquait un acteur au sein même des écoles, quelqu'un qui représente un soutien aux pratiques numériques pédagogiques dans l'école mais connaît les équipes. Cette intuition m'a été confirmée en Tchéquie où il existe une formation de ce type avec valorisation salariale. On a créé un groupe de travail avec des conseillers technopédagogues et des enseignants, le tout dans l'idée d'avoir un acteur en lien avec la direction. »

C'est ainsi qu'est né, il y a deux ans, le concept d'« e-référent », une nouvelle fonction, celle dévolue à un enseignant branché sur le numérique et qui se met au service de ses collègues pour accompagner le déploiement numérique de l'école. À la clé, un nouveau parcours de formation pour innover dans les pratiques pédagogiques avec comme aspects centraux l'outil numérique et la gestion de projets au sein de l'école. « Cette formation consiste en un parcours de 2 ans en plusieurs temps de formation : 1 an dédié à la pédagogie numérique, 1 an pour approfondir des thématiques au choix, l'accompagnement des parents, l'évaluation, la gamification, les aménagements raisonnables, l'utilisation pédagogique des smartphones, la différenciation... À ce sujet d'ailleurs, les outils à développer dans le cadre de l'enseignement spé-

cialisé sont nombreux pour permettre à l'école de devenir réellement inclusive. »

Le projet « e-référent » vise à former des acteurs en école dont la mission est d'accompagner le déploiement de pratiques pédagogiques numériques de qualité en classe. Sans doute boostée par le coronavirus et les défis de l'hybridation, la formation a rencontré un franc succès : 123 inscrits en 1<sup>ère</sup> année en 2020, qui sont 90 cette année en 2<sup>e</sup>, et 79 cette année au début du parcours. ■



toucher. Quand on tourne le regard dans une classe, c'est étonnant. Ici, ils se reposent devant un grand écran montrant des fonds marins. Là, ils suivent sur la tablette les images d'un phasme que leur institutrice filme avec une caméra-loupe. Ailleurs, ils suivent les évolutions d'un robot abeille sur un tapis de jeu. En fait, tout tourne autour de la programmation de robots de type Lego. Ils n'ont pas de tableaux interactifs, la technologie est au service du reste. Un mécène a créé un espace avec des reproductions de cockpits : ces simulateurs de vols permettent aux enfants de comprendre les angles. On ne leur apprend pas les angles mais eux comprennent que, pour réussir à faire atterrir l'avion, il faut utiliser le bon angle. »

Mais tout n'équivaut pas toujours à jeter aux orties nos propres pratiques. « Il est même plutôt rassurant, conclut Bruno Mathelart, de savoir qu'en allant à l'étranger, on a aussi, au-delà de l'exemple qu'on découvre, un feedback positif sur nos propres pratiques tout en les renforçant. On apprend beaucoup mais c'est bien de savoir qu'on est dans le bon chez nous aussi ! » ■

## 1 projet, 4 pays, 6 écoles, 5 fédérations

Le projet « Des pratiques à des practICES efficaces » s'est étendu de 2019 à 2022 grâce au soutien financier du programme Erasmus+ de l'Union européenne. Budget : 83.000 €.

Y ont participé : l'école de la Sainte-Famille de Vierset-Barse, les écoles fondamentale et primaire libres de Chênée et le Collège Saint-Joseph de Chênée, l'école fondamentale libre et le Séminaire de Floreffé.

5 fédérations du SeGEC ont été associées : fondamental, secondaire, centres PMS, supérieur, promotion sociale.

56 personnes ont participé à trois visites d'étude, en Slovaquie (Ljubljana), Tchéquie (Prague) et Norvège (Bodø). ■

Toutes les infos sur Erasmus+ : <https://www.erasmusplus-fr.be/>





# « S'investir dans une école, c'est de la participation citoyenne »

JEAN-FRANÇOIS LAUWENS

Depuis toujours, les écoles catholiques s'appuient sur le bénévolat : c'est une partie de leur ADN et un gage de leur indépendance. Dans une société du repli sur soi et de la pandémie, il est toujours plus difficile de trouver des candidats. Alors, que ce soit par jour, par semaine, par mois ou par an, toute heure donnée à votre école est un cadeau appréciable... et apprécié.

**S**elon une étude publiée en 2017 par l'association Action Vivre Ensemble, on évalue à 1,7 million le nombre de Belges qui, d'une façon ou d'une autre, font du bénévolat. « D'une façon ou d'une autre » car le bénévolat peut évidemment se décliner de dizaines de façons, de la buvette d'un club sportif à la distribution de repas à des SDF, de l'encadrement en hôpital à la bibliothèque du village. Un Belge sur 8, dit la Mutualité chrétienne en 2019, pratiquerait même ce bénévolat au moins 4 heures par semaine. Pour Bernard Rimé, professeur de psychologie à l'UCLouvain, ce type d'investissement a des impacts positifs sur la santé et le bien-être en termes de « confiance en soi, estime de soi, soutien social, empathie, épanouissement, intégration dans la société, sens de l'existence. »

Luc Schollen, conseiller au service PO (Pouvoirs organisateurs) du SeGEC, précise : « Les gens s'engagent dans une activité quand cet engagement revêt un sens à leurs yeux. Ils le font quand on a besoin d'eux. Cela repose sur des valeurs comme la solidarité, la sollicitude, la durabilité. On est aussi clairement dans une logique de citoyenneté participative. » Des valeurs que la société a redécouvertes et réinterrogées ces derniers mois en raison des implications les plus multiples de la crise sanitaire sur nos vies quotidiennes.

Mais ces chiffres datent d'avant le Covid. Et l'école n'échappe pas au phénomène. Avec la réduction à quasi-néant des activités sociales durant des mois, le nombre de bénévoles actifs dans les établissements scolaires a drastiquement chuté. Et ce alors que nombre d'écoles éprouvent les pires difficultés à boucler la liste invraisemblable de leurs tâches.

## Une heure ou bien plus

Le recours aux bonnes volontés, le bénévolat, l'engagement, la solidarité, tout cela fait partie de l'identité de l'école chrétienne. Son tissu associatif est à la fois sa plus grande richesse humaine et sa fragilité. Car, au contraire des réseaux officiels, l'enseignement catholique, bien qu'il scolarise un jeune sur deux en Belgique francophone, ne bénéficie pas de personnel extra-scolaire rémunéré. Ni pour encadrer les enfants lors de garderies, récréations et sorties, ni pour entretenir les bâtiments, ni encore pour effectuer des travaux et tant d'autres choses nécessaires au bon fonctionnement des écoles.

Aussi, depuis toujours, le réseau libre s'appuie-t-il sur tous ceux qui, dans le cadre de l'école (profs, parents, élèves, anciens...) ou dans son entourage plus éloigné, se sentent « liés » de quelque façon que ce soit au sort de cette école. L'été dernier, les terribles inondations ont au moins eu ceci de positif qu'elles ont démontré l'attachement d'anciens élèves, d'ex-parents et de profs retraités à l'école de leur cœur. On ne compte pas ceux qui sont venus nettoyer et réparer les dégâts.

Mise en place par le SeGEC et mise à disposition des PO, l'opération « Une heure pour mon école » est dans les starting-blocks. Elle est plus que jamais nécessaire. Son idée est simple : que ce soit pour une tâche ponctuelle ou récurrente, pour une heure par jour, par semaine, par mois, par an, que ce soit dans les instances d'une école ou au plus près du quotidien, chacun est le bienvenu. Du parent d'élève qui vient donner un coup de main pour repeindre un mur à l'ancienne institutrice qui continue à accompagner le professeur de gymnastique à la piscine pour apprendre aux enfants à nager en passant par le patron de PME qui trouve encore le temps de s'engager comme administrateur au sein du PO, il n'est pas d'aide négligeable pour nos écoles. « Une heure pour mon école » est une opération globale, qui entend aider les écoles à faire connaître leurs besoins, et les bonnes volontés à se faire connaître. Avec pour finalité d'aider les uns et les autres à se rencontrer. ■

## Pourquoi s'engager ?

Lors des travaux réalisés avec l'ASBL Agir pour l'Enseignement pendant l'année scolaire 2020-2021, le Service PO du SeGEC a eu l'occasion de rencontrer quelque 120 de ces bénévoles. Ils ont expliqué pourquoi ils s'engageaient dans une école.

- **S'engager pour transmettre des valeurs auxquelles on croit** : le projet de notre réseau, redéfini récemment dans le document *Mission de l'école chrétienne*, plaçant **la personne de l'élève au centre** de l'action d'éduquer, faisant la part belle au **vivre ensemble, de manière solidaire**, avec justice et respect, et le mode d'organisation du réseau lui-même, reposant sur un engagement bénévole librement consenti « au service des autres » reste pour ceux qui s'y engagent (et sans doute pour les parents qui nous confient leurs enfants) **un projet porteur de sens**. L'école catholique constitue une communauté de vie dans laquelle de multiples acteurs s'associent de manière à faire vivre ce projet éducatif.
- **S'engager pour la communauté et pour un enseignement de qualité** : quel que soit le mode d'engagement choisi et le temps que l'on y consacre, le déclencheur de l'engagement est souvent l'envie de « **rendre un peu de ce qu'on a reçu** » (comme élève, parent, enseignant, directeur) en mettant son temps, ses compétences et son expérience professionnelle au **service du bien commun** et en participant à **un projet d'avenir au service de la jeunesse**. Au-delà de cet engagement social, il s'agit également d'un véritable **investissement humain**, qui a un impact direct et concret au niveau de la communauté locale.
- **Se développer au niveau personnel et professionnel** : quelles que soient nos convictions, un engagement n'est **durable et soutenable** que s'il apporte quelque chose aux deux parties. ■



©freepik

### Give a day, une plateforme pour faire matcher les **bonnes volontés**

Lancée en Flandre en 2016, la plateforme Giveaday.be existe en Belgique francophone depuis 2018. À l'heure actuelle, 70.000 bénévoles s'y sont inscrits, le tiers sont des francophones. Comment ça marche ? « Give a day est une plateforme de matching, explique son coordinateur Mathieu Jacobs. Il existe deux façons de provoquer un matching entre des associations cherchant des bénévoles et des bénévoles désirant s'impliquer dans le volontariat. De manière active : un bénévole se rend sur la plateforme, crée un profil et se met à la recherche des annonces qui l'intéressent et y postule directement. Mais on peut aussi matcher de manière passive. Les bénévoles remplissent trois critères : leur région, leurs centres d'intérêt et leurs compétences. S'ils rejoignent une

annonce déposée par une école, leur profil est proposé à celle-ci qui est alors libre de prendre contact avec cette personne. »

Le SeGEC est entré dans la danse voici quelques mois. Le Covid n'a évidemment pas simplifié le recrutement de bénévoles dans cet intervalle. Pourtant, à ce jour, 166 établissements ont activé leur compte, 35 annonces ont été publiées. Une trentaine de matchs ont déjà eu lieu. À chaque école, ensuite, de rencontrer les candidats.

#### Tissu associatif local

Stéfan Crelot, accompagnateur des PO dans le diocèse de Tournai, ne manque pas d'idées pour, comme il le dit, « créer du réseau ». Une plateforme, aussi efficace soit-elle, ne peut être l'unique porte d'entrée. Dans le Hainaut, il organise par exemple régulièrement des soirées de recrutement pour intéresser des bénévoles à l'implication dans une école. Au-delà, il veut encourager les PO à quitter leur zone de confort. « Sur Give a day, on peut très rapidement pointer les autres acteurs du secteur associatif de son entité. À quelques mètres de l'école, on peut trouver un centre culturel ou d'autres acteurs. J'invite les écoles à prendre contact avec eux : non seulement, on peut travailler avec les mêmes bénévoles mais on peut aussi inviter ces associations à être membres du PO de l'école au titre de personnes morales car, finalement, on travaille sur le même terrain social et géographique. En fait, l'école est peut-être la première 'cliente' du centre culturel, cela fait sens. » Une idée appelée à faire des émules. ■



## Une heure pour mon école

### « C'est la débrouille permanente »

« Le bénévolat n'existe tout simplement plus », lâche Régine Dessart, la directrice de l'école Don Bosco à Saint-Georges-sur-Meuse. « Trouver des gens pour une heure de surveillance du midi, cela coupe toute leur journée ! Alors, on couple à d'autres tâches : nos techniciennes de surface font de la surveillance pour compléter leur horaire. » La présidente du PO, Anne-Marie Lamberts, ne dit pas autre chose : « C'est beaucoup de bricolage. On a une dame qui habite à 500 mètres et a un mi-temps payé par la commune pour l'accueil extrascolaire, nos deux techniciennes qui surveillent et deux personnes payées avec des chèques ALE. À un moment, nous avons eu des offres de demandeurs d'asile : je n'ai rien contre mais ils devaient venir de Liège en bus. Une heure et demie de trajet dans chaque sens pour venir surveiller une heure et demie pour un salaire dérisoire, cela n'a aucun sens. »

Olivier Biset, directeur depuis 2013 de l'école Sainte-Marguerite à Bouge (Namur), occupe, lui aussi, une grande partie de son peu de temps disponible à résoudre ces problèmes d'intendance : « C'est clairement une des plus grosses difficultés et des plus grandes préoccupations pour les directions. Avec le Covid, on remarque que moins d'élèves arrivent très tôt ou restent très tard à la garderie mais, dans les faits, nous avons une ouverture quotidienne de 12 heures, parfois jusque 18h45. Trouver des gens pour cela est devenu quasi impossible : il y a une pénurie d'ALE et d'Article 60. Ce sont de plus des gens sans contrat qui peuvent vous claquer entre les doigts 5 minutes avant. On travaille donc plus sur une base de volontariat via des circulaires aux parents, Facebook, on a donc du coup des pensionnés pour faire l'étude. C'est la débrouille et c'est de plus en plus compliqué. On pourrait comme certaines écoles déléguer cela à des ASBL comme Promoport voire à la commune mais on est tiraillés parce que les garderies, c'est une des rares choses qui rapportent un peu d'argent aux écoles. »

Entre autres choses, la pandémie a également eu de l'impact sur ces activités. « J'avais coutume d'appeler nos bénévoles le 'club des pensionnées', des dames qui venaient par exemple faire des crêpes au carnaval mais, avec le Covid, cela n'a plus été possible », poursuit Anne-Marie Lamberts. « Nous avons aussi suspendu les repas chauds à cause du Covid et, finalement, nous avons décidé de totalement supprimer ces repas : c'était un investissement bénévole énorme en temps en termes de comptabilité, de surveillance, de vaisselle, pour, à l'arrivée, voir un enfant sur deux ne pas manger son repas ! » ■



### Un nouveau logo grâce au bénévolat !

À deux reprises ces derniers mois, Colette Piret, présidente du PO de l'école Sainte-Marie à Jambes, a déposé une annonce sur la plateforme Give a day. L'école voulait créer un nouveau logo. Graphiste professionnel, Matt Thémans a immédiatement répondu. « Je travaille à temps partiel », explique-t-il, « et il m'arrive d'avoir des plages de disponibilité. Je cherche alors comment mettre bénévolement mes activités de design et de développement visuel au profit de 'clients' qui n'ont pas les moyens de s'offrir les services d'un professionnel. C'est pourquoi je me renseigne pour être sûr qu'il ne s'agit pas d'une PME déguisée qui n'a pas envie de payer pour un service. Dans le cas d'une école, il n'y a pas beaucoup de doutes mais ce sont la réactivité des auteurs de l'annonce et la qualité des informations qu'ils me donnent pour réaliser le travail qui sont des arguments décisifs pour accepter la tâche. Après tout, un tel logo, ce n'est pour moi que 4 heures de travail, à l'issue duquel je fais deux propositions au 'client' et lui cède les droits une fois le projet accepté. » Le logo a été unanimement apprécié par le CA de l'école qui a décidé de l'adopter. Pour Colette Piret, c'est à la fois une « belle économie pour l'école et une façon de réinventer notre communication. »

Matt Thémans est d'autant plus sensible à la problématique qu'il a lui-même créé une plateforme de bénévolat destinée aux institutions protestantes du monde francophone, Engagés pour Dieu : « Nombre de personnes ont envie de s'engager mais sont rapidement démotivées parce qu'on ne leur répond pas, parce que les annonces sont anciennes, imprécises, mal formulées. C'est pourquoi j'ai voulu faciliter le contact entre bénévoles et organismes chrétiens. Nous avons commencé dans le monde protestant parce que c'est de là que je viens mais, à terme, notre idée est d'en faire une plateforme commune à tous les chrétiens. »

Dans le deuxième cas, il s'agissait de repeindre les motifs (marelle, escargots...) peints dans la cour de récréation. Danielle Liégeois n'a pas hésité non plus : « Je suis graphiste, j'ai travaillé dans le secteur de la peinture et, comme je passais à temps partiel, j'ai cherché sur internet des activités de bénévolat à faire. Je suis tombée par hasard sur cette plateforme et j'ai cherché comment aider des écoles pas trop loin de chez moi et sans m'engager sur une longue période. Je ne me vois pas prendre des enfants en charge mais j'ai vraiment envie de rendre des services à des écoles de manière ponctuelle parce que c'est notre avenir et que j'aime cet environnement. Bon, finalement, mon apport a été assez limité aux aspects techniques car, entre-temps, les parents ont eux-mêmes pris les pinceaux. Mais je ne demande qu'à aider comme je le faisais régulièrement en créant des costumes ou des maquillages quand mes propres enfants étaient en âge scolaire. » ■

# Des PO professionnels mais bénévoles

À 75 ans, Thierry Hulhoven, est membre de... 7 pouvoirs organisateurs (école y compris spécialisée, promotion sociale, centre PMS...). « Et encore, en raison de la crise sanitaire, j'ai renoncé à deux autres. » Il occupe la présidence de 3 PO à Bruxelles et Chimay et est membre de 4 autres à Bruxelles, Louvain-la-Neuve et Beaumont. « En réalité, je suis entré dans tous ces CA comme inspecteur diocésain. Au départ, c'étaient des mandats institutionnels devenus personnels. J'ai beau annoncer à tous mes PO que j'arrêterai en 2023, je crois qu'ils font semblant de ne pas entendre (rires) ! Il faut avouer que la moyenne d'âge des PO reste élevée, entre 60 et 70 ans.

C'est très, très difficile d'attirer des jeunes. D'autant que je ne suis vraiment pas convaincu que ce

soit une bonne chose que des parents soient membres du PO : dès qu'il y a un problème concernant des élèves, ils redeviennent des parents et non des administrateurs. La pénurie de membres du PO n'est pas nouvelle, elle n'est pas plus importante qu'il y a 30, 40 ans mais, à l'époque, il y avait encore pas mal de prêtres dans les CA des écoles. De plus, il y a une vraie professionnalisation des compétences demandées : on demande des spécialistes de la gestion ou de l'architecture, ce que n'étaient pas les prêtres. D'ailleurs, je travaille avec une fiduciaire, c'est plus sûr. Je crois que ce sont ces responsabilités – financières, institutionnelles, disciplinaires – qui font un peu peur aux gens. »

Une analyse que confirme Nicolas Dupont, président du PO du Collège Saint-Vincent à Soignies, et qui reste un talon d'Achille au regard de la professionnalisation des tâches demandées : « Se retrouver à gérer un chantier à plusieurs millions quand on est bénévole, c'est de la folie. À certains moments, c'est un métier à temps plein et l'on fait des doubles journées. Je suis contraint d'ar-

rêter pour des questions professionnelles. Mais je le regrette car ce job, c'est tout ce que j'aime. S'il était payé, je le ferais à 100%. » Et d'ajouter : « La moitié de notre CA a annoncé son départ pour juin, certaines personnes étaient là depuis 30 ans. On a un peu paniqué mais, finalement, des parents se sont présentés qui pouvaient être trésorier ou assurer le suivi des bâtiments. »

« Quand je viens vers eux pour leur demander s'ils ont un peu de temps libre, les gens me voient arriver avec mes gros sabots », rigole Anne-Marie Lamberts, présidente du PO de Don Bosco à Saint-Georges-sur-Meuse. « Notre trésorier a 76 ans, il est quotidiennement devant son ordinateur sans prendre de vacances. Je me fixe une limite mais je me demande qui va prendre le relais ? Mon sentiment est que cela ne colle plus à la réalité d'aujourd'hui comme fonctionnement. C'est un luxe d'avoir du temps mais cela ne suffit pas ! »

## Attachement à l'école

Italo Bertarini, président du PO de l'école Saint-Sébastien à Liège depuis 12 ans, voudrait lui aussi se retirer : « Je continuerai évidemment tant que je n'aurai pas trouvé de successeur. Au départ, mes deux filles étaient dans l'école mais, aujourd'hui, ce n'est plus le cas et, fatalement, j'ai un peu perdu le contact quotidien avec l'école et de l'attachement que j'ai pour elle. Or, je pense que c'est une condition indispensable pour s'investir. Entrer dans un PO est une chose, s'y investir pleinement en est une autre : il y a 36.000 tâches, c'est une vraie PME. J'en suis à mon quatrième projet PPT ! Pour moi, c'est surtout une question de temps or les gens qui s'investissent sont des gens qui, en général, travaillent déjà beaucoup par ailleurs. »

Cet attachement affectif comme argument de recrutement, Pol Latinne y croit plus que tout : « Actuellement, nous avons quatre personnes invitées au sein du PO, nous leur confions des missions en espérant les convaincre sans les décourager : nous sommes une grosse machine (6 écoles, 2.000 élèves) gérée par 7 bénévoles ! Ce sont des gens très compétents et qualifiés mais il y a toujours le problème de la disponibilité. Le point commun est qu'ils sont tous des anciens élèves », dit le secrétaire du PO de l'Institut Sainte-Begge à Andenne.

Cathy Malosto a été institutrice à l'école libre de Maurage (La Louvière) avant d'être contrainte de renoncer à sa carrière dans l'enseignement pour des raisons de santé. Dans un premier temps, son ancienne école lui a proposé de rejoindre son pouvoir organisateur. Ce qu'elle a refusé : « Mes anciennes collègues sont des amies, je pense que cela n'aurait pas été aisé d'avoir un regard neutre sur l'école dans ces conditions. »

En revanche, via Give a day, elle a répondu à la même proposition émanant d'une autre école de l'entité louviéroise, l'école du Sacré-Cœur de La Croyère et de Besonriex. « J'ai du temps, contrairement à beaucoup de gens, et s'investir dans une école est pour moi une façon de rester au contact de l'école. Toutefois, je suis un cas rare puisque j'ai été empêchée de poursuivre dans l'enseignement. Je pense que la plupart des profs qui le quittent n'ont plus envie d'en entendre parler. Je ne suis là que depuis septembre, pour deux ans, et je suis encore en phase d'observation. Je regrette un petit peu que, à l'image des directions, les pouvoirs organisateurs n'aient pas beaucoup de temps à consacrer à d'autres priorités que les aspects comptables ou liés aux bâtiments. Je voudrais vraiment mettre ma présence dans le PO à profit pour travailler sur les relations humaines au sein de l'école, entre parents, profs, élèves, membres du PO... » ■

# UNE HEURE POUR MON ÉCOLE

Engagez-vous comme bénévole



## INTÉRESSÉS ?

Prêts à vous engager une heure ? Par jour ? Par semaine ? Par mois ?  
Nos écoles n'attendent que vous !

Retrouvez les demandes d'aide de nos écoles



SCAN

OU

Connectez-vous à l'école de votre choix



SCAN

OU

Envoyez un mail à :

[PO@segec.be](mailto:PO@segec.be)



# La journée portes ouvertes réinventée en un escape game

GÉRALD VANBELLINGEN

L'Institut Sainte-Ursule à Namur a joué la carte de l'originalité pour attirer le public à l'occasion de sa journée portes ouvertes. Pour respecter les normes sanitaires et réinventer le concept, deux professeurs ont mis un pied en escape game, *Mystère à Sainte-Ursule*. Original, pédagogique, dans l'air du temps et covid-friendly !

« 50 minutes. Vous avez 50 minutes pour tenter de résoudre le Mystère à Sainte-Ursule et vous 'échapper' de la classe. Et ça commence maintenant ! » Le décor a beau être celui d'une classe de l'Institut Sainte-Ursule de Namur, ceci n'est pas un examen ni même un exercice adressé aux élèves. Mais bien le pitch de l'« escape game » (ou jeu d'évasion) mis sur pied par deux professeurs.

Une idée hyper originale destinée à réinventer la journée portes ouvertes de l'école, devenue comme partout ailleurs un véritable casse-tête à organiser, normes sanitaires obligent. « C'est vraiment ça l'idée de départ : réinventer le concept de la journée portes ouvertes pour qu'elle s'accorde avec les normes sanitaires en vigueur », explique François Vilain, prof de religion à l'Institut Sainte-Ursule. « Même si on n'est pas des mordus d'escape games en général, on en a eu l'idée avec ma collègue Nastasia Lahaut, on en a testé un chacun et développé le nôtre depuis fin septembre. Ensuite, on l'a essayé et on s'est dit pourquoi pas finalement ? »

Le concept de *Mystère à Sainte-Ursule* est à la fois ludique, pédagogique et destiné à attirer un public venu découvrir l'histoire et les valeurs véhiculées par l'école. Le tout par petits groupes de 2 à 6 personnes et sur réservation obligatoire. Pour mieux fluidifier l'événement et procéder à une désinfection du local entre chaque partie.

## Un jeu pour découvrir les options

« L'escape game se passe dans une classe où les (futurs) élèves et leurs parents doivent résoudre un certain nombre d'énigmes qui font tour à tour appel à la logique, aux mathématiques, à la réflexion, etc. Certains auront certainement plus de facilités avec certaines énigmes que d'autres et vice-versa. Ce qui est parfait car avec ce jeu, on souhaite également encourager les valeurs que l'on défend au quotidien à l'école comme la cohésion de groupe, la solidarité ou l'abnégation, poursuit François Vilain. Et au fur et à mesure des étapes, les participants prendront connaissance de l'histoire passée et actuelle de l'école, tout en découvrant les différentes sections et options que l'on propose aux élèves. »

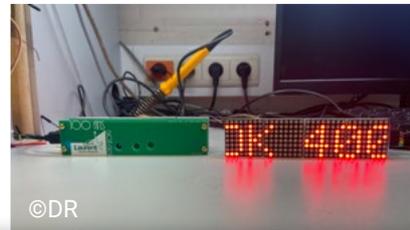
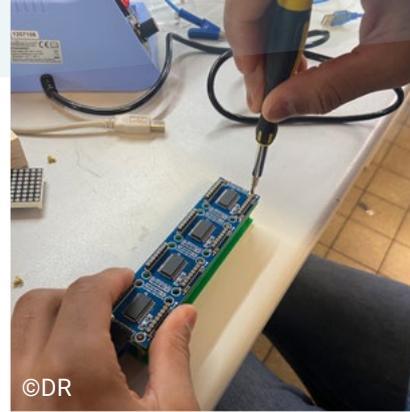


Un concept « tout en un » qui a également un dernier effet positif : il ne motive pas que les possibles futurs nouveaux élèves, mais également les actuels. « Honnêtement, on entend que les élèves en parlent et qu'ils sont souvent enthousiastes. Ce qui est très positif car avec ce genre de projet, on trouve une application pratique pour les compétences enseignées, ce qui est toujours plus motivant. Et dans le contexte actuel, tout ce qui ramène de la motivation est bon à prendre. Car si pendant la première année de pandémie certains élèves se réjouissaient des cours à distance, des fermetures et autres, désormais on ressent beaucoup de lassitude. Il faut donc trouver de nouveaux moyens de les tenir motivés ! »

## Jouer les prolongations

Accessible gratuitement lors de la journée portes ouvertes qui s'est déroulée le 5 février dernier, le concept devrait ensuite être prolongé. Mais en format payant cette fois-ci. « On doit encore définir pas mal de composantes, comme les heures et les jours où l'escape game sera accessible par exemple, mais l'idée de le proposer après notre journée portes ouvertes est bien présente. Ce qui nous permettrait de rembourser le matériel utilisé pour créer l'escape game dans un premier temps. Et si les fonds récoltés le permettent, de financer des projets ou voyages scolaires. Il n'est évidemment pas question de faire des bénéfices avec ce projet, qui reste avant tout pédagogique. »

Le tarif des entrées payantes devrait s'élever à 6 euros pour les élèves (ou futurs élèves) et 10 euros pour les adultes. ■



# Ils fabriquent leurs détecteurs de CO2 en classe

GÉRALD VANBELLINGEN

Plutôt que de passer une commande, l'Institut Saint-Laurent de Liège a proposé à ses élèves de cinquième année en électromécanique de réaliser eux-mêmes des détecteurs de CO2. Pour mêler l'utile à l'apprentissage tout en faisant des économies.

**D**e puis que les autorités ont imposé aux écoles de placer des détecteurs de CO2 dans leurs classes, c'est le branle-bas de combat pour en dénicher. Une véritable chasse au Graal rendue très compliquée pour les directions et les PO. Car ces détecteurs de CO2 sont souvent soit en pénurie, soit devenus très - voire trop - chers à l'achat.

Du coup, c'est un peu le règne de la débrouille dans le milieu scolaire. Dans ce cadre, l'Institut Saint-Laurent de Liège a mis sur pied une solution plutôt originale. Plutôt que d'en commander sans trop savoir quand ni simplement si ces appareils seront livrés, l'école a proposé à certains de ses élèves d'en fabriquer eux-mêmes.

« Ça a été un vrai challenge, car on leur avait fixé comme objectif d'aller très vite. Et dès la rentrée, une cinquantaine de détecteurs ont été fabriqués puis placés dans les classes », se ravit Denis Marti, professeur d'électromécanique à l'Institut Saint-Laurent. « Une très belle expérience qui nous a permis de joindre l'utile à l'apprentissage, tout en montrant sous un meilleur jour nos élèves de technique, pas toujours reconnus à leur juste valeur. »

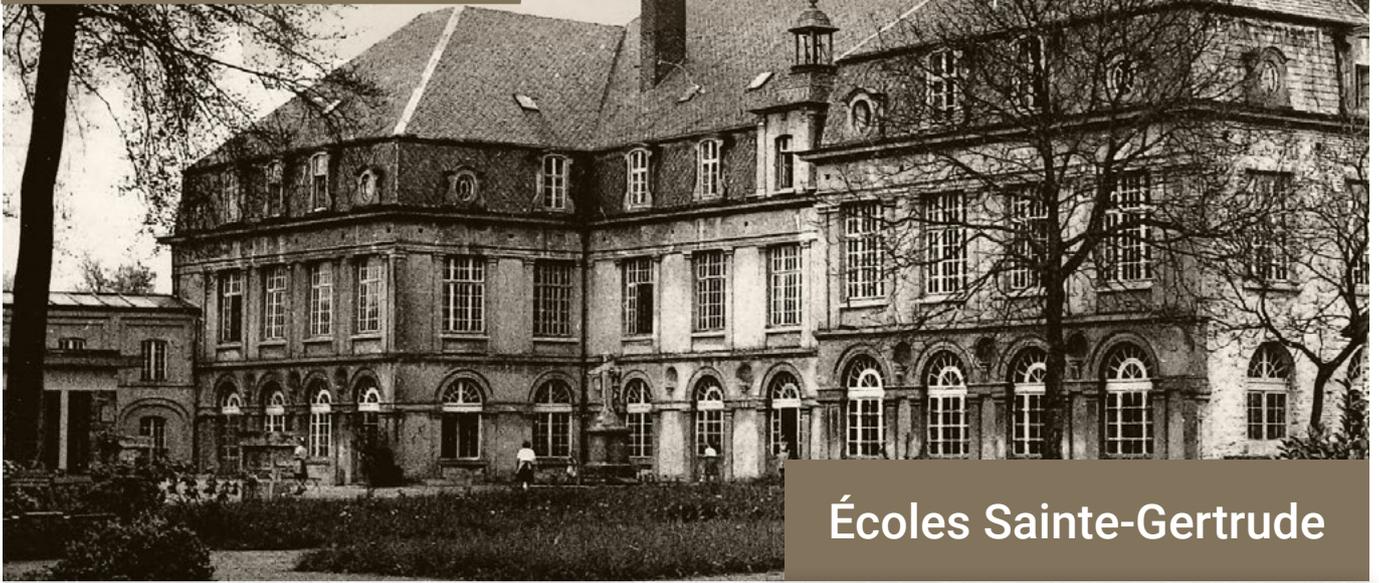
Le principe général de ces détecteurs faits maison est extrêmement simple. « Ils sont composés d'un microcontrôleur qui communique en wifi, d'un capteur et d'un afficheur, poursuit-il. Dès que le seuil limite de CO2 est dépassé (1.100 ppm), une musique se met en route et l'afficheur indique aux élèves et aux professeurs d'aérer la classe. Le capteur pourrait aussi indiquer la température, la pression atmosphérique, l'humidité ou même la luminosité au sein de la classe pour vérifier à distance si l'on a bien éteint la lumière par exemple. Mais on ne se sert pas encore de ces fonctionnalités pour le moment. »

## Joindre l'utile à l'apprentissage

Le tout monté en environ 30 minutes pour un prix moyen de 22 euros par détecteur. Soit le prix d'un appareil basique disponible en vente en ligne, mais pour une meilleure qualité et des fonctionnalités plus développées.

« Ils sont calibrés pour respecter la circulaire en cours et puis ils ont l'avantage d'être adaptables dans le futur, si les normes sont amenées à évoluer, » ajoute Pierre-Henri Defays, le directeur de l'Institut Saint-Laurent de Liège. « Pour autant, ces détecteurs de CO2 restent avant tout des outils pédagogiques. On ne boudera pas notre plaisir, ni notre grande fierté de voir nos élèves d'électromécanique les avoir réalisés mais on n'a pas pour vocation de commencer à en vendre ou à en fournir ailleurs qu'au sein de notre école. »

Libérée de ce véritable casse-tête causé par la chasse aux détecteurs, l'école liégeoise espère désormais pouvoir bénéficier de subsides. Des subsides destinés à couvrir l'achat du matériel nécessaire à la fabrication des appareils. Car si des droits de tirage étaient bien prévus pour couvrir l'achat de détecteurs de CO2 – un certain montant par tranche d'élèves et par type d'enseignement – ils ne prévoyaient pas ce type de solution. Ce qui serait quand même bien dommage ! ■



## Écoles Sainte-Gertrude

# À Brugelette, huit siècles dédiés aux enfants les plus fragiles

JEAN-FRANÇOIS LAUWENS

Chaque mois, nous vous proposons de remonter le temps et de partir à la découverte de l'histoire de nos écoles. Ce mois-ci : les écoles d'enseignement spécialisé et l'IMP Sainte-Gertrude de Brugelette, qui perpétuent une tradition d'accueil vieille de 800 ans !

« *Le corps est un peu malade* », admet Nicolas Pels, en faisant visiter les vieux bâtiments de l'institution. « *Le corps est un peu malade, certes, mais il y a un cœur qui bat et c'est pourquoi je ne pouvais pas ne pas venir ici.* » Directeur depuis quelques mois à peine de l'Institut médico-pédagogique Sainte-Gertrude, à Brugelette, Nicolas Pels ne cache pas son enthousiasme devant ses découvertes quotidiennes de l'esprit des lieux. Son collègue directeur de l'école fondamentale, Étienne Claus, partage son point de vue : « *Nous sommes en un lieu où l'histoire est ancrée profondément en même temps que nous recourons aux technologies de pointe pour nos élèves.* »

Sainte-Gertrude, c'est aujourd'hui une école primaire et une école secondaire d'enseignement spécialisé en plus d'un IMP qui accueille une centaine de pensionnaires. C'est en 1950, à la suite des lois sur l'enseignement spécialisé, que les lieux ont pris leur fonction actuelle. Mais, rappelle Adrien Dupont, historien local et membre du PO, « *cela fait 800 ans que l'établissement, sous ses formes successives, s'est consacré aux enfants les plus fragiles, d'abord les plus pauvres, ensuite les orphelins, aujourd'hui ceux qui sont porteurs de handicap.* » Depuis 1242, « *la même année que celle de la création de l'hôpital Notre-Dame à la Rose à Lessines* », date la première mention de l'« *Ospital Saint-Nicolay de Wiesebeicq* » (« hôpital » Saint-Nicolas au hameau de Wiesbecq).

### Collège jésuite... français

De là, essaieront les Sœurs Grises Hospitalières de Brugelette. Home, hôpital, orphelinat, école... Le site ne perdra plus sa vocation première. La Révolution française chasse les pénitentes-récollectines. En 1835, les jésuites français se réfugient pour 20 ans à Brugelette car ils sont interdits d'enseignement dans leur pays. « *L'établissement aura une réputation très flatteuse dans toute l'Europe. Il formera et accueillera nombre de futures personnalités ecclésiastiques* », rappelle Adrien Dupont. Par exemple, le futur cardinal Vaughan, archevêque de Westminster (primat d'Angleterre).

L'histoire (la légende ?) veut qu'en 1857, mère Gertrude, fondatrice des Sœurs de l'Enfant-Jésus à Nivelles, à la recherche d'un nouveau lieu d'éducation, aperçoive le bâtiment à l'abandon depuis un train et se mette en tête de l'acquérir (ce qui est plausible vu la distance avec la gare mise en service 10 ans plus tôt). Nommée en l'honneur de sainte Gertrude qui vécut à Nivelles et accomplit une œuvre d'évangélisation, d'accueil et de soins pour les pauvres et les malades, elle établit ici à destination des jeunes filles un orphelinat, un pensionnat, une école normale et un régendat ménager.

Les bâtiments les plus anciens du site Sainte-Gertrude sont ceux de l'IMP, à l'austère architecture abbatiale, avec leurs deux chapelles, leur cloître, leurs hauts corridors voûtés. Et leurs trésors : ainsi, cette statue du Sacré-Cœur, retrouvée, voici quelques années, cachée derrière un mur creux dans lequel l'adoration trop exaltée d'une religieuse l'avait conduite. L'ensemble a été réquisitionné par les Allemands durant la Deuxième Guerre mondiale : ils y ont laissé les formes en métal pour clouer

leurs bottes... et les traces des dégâts occasionnés au sol de l'autel par cette activité.

## Hippothérapie

Depuis 70 ans donc, les écoles Sainte-Gertrude - 500 élèves, répartis équitablement entre fondamental et secondaire - se sont orientés vers un enseignement spécialisé et inclusif. « *Notre devise* », dit Étienne Claus, « est 'Construisons main dans la main ton tremplin pour demain'. *Cela résume assez bien notre vision des choses. Nous accueillons des enfants avec des troubles mentaux ou du comportement (types 1, 2, 3 et 8, les troubles 'dys', bientôt intégrés). Nous avons donc à la fois des classes plus 'scolaires' et des classes avec une pédagogie adaptée aux troubles autistiques. En secondaire, nous avons à la fois un enseignement orienté vers l'adaptation sociale, vers le travail adapté et vers l'insertion socio-professionnelle.* »

Derrière les murs séculaires, la réalité de 2022 est bien présente. Il y a deux ans, un tout nouveau bâtiment a été construit, qui accueille des classes équipées en numérique (des tableaux connectés notamment) et modulables dans la perspective de la méthode TEACCH (à destination du public autiste, elle permet de structurer les classes en plusieurs espaces). Le plan de relance européen devrait contribuer à rénover la salle de sport construite jadis sur le jardin à la française et d'autres bâtiments anciens. Un des aspects les plus inclusifs du site est que les cours communiquent directement entre écoles primaire, secondaire et IMP. Dans le parc, les anciennes écuries accueillent aussi le centre équestre Le Centaure, qui met à disposition des élèves les bienfaits de l'hippothérapie. L'ancienne aumônerie accueillera le pôle territorial interrégionaux, interniveaux et interzones. Huit siècles après son installation, l'endroit est plus que jamais tourné vers l'avenir. ■

**Votre école a une histoire ?**

**Contactez-nous !**

**redaction@entrees-libres.be**



Une des chapelles de l'ensemble ©DR

## Gabrielle Petit, une grande héroïne

Nous croisons, le mois dernier à Saint-Stanislas à Bruxelles, la route de deux des résistants les plus emblématiques de 14-18, Philippe Baucq et Edith Cavell. Voilà qu'un autre visage aussi connu de la résistance à l'occupant allemand se présente à nous dans le hall d'entrée de Saint-Gertrude à Brugelette. Née en 1893 à Tournai, Gabrielle Petit a été élève à l'orphelinat de Brugelette du 17 octobre 1902 au 14 août 1908.

Moins de 8 ans plus tard, devenue infirmière (comme Edith Cavell), elle serait (comme Edith Cavell 7 mois plus tôt) fusillée, le 1<sup>er</sup> avril 1916, au Tir national (actuelle RTBF) à Schaerbeek. Son « crime » : avoir mené des opérations d'espionnage et d'évasion pour les Alliés (comme Edith Cavell). Gabrielle Petit avait perdu sa mère dans sa prime enfance. Avec sa sœur, leur père les avait abandonnées chez les religieuses du Sacré-Cœur à Mons avant qu'un cousin ne les confie aux Sœurs de l'Enfant-Jésus à Brugelette. Elle n'a que 21 ans et doit se marier lorsque les Allemands pénètrent en Belgique. Son fiancé rejoint son régiment et elle s'engage comme infirmière à la Croix-Rouge. Lui est blessé à Liège, elle est au front et, bientôt, rejoint le renseignement. Après une rapide formation à l'espionnage, elle recueille et transmet aux états-majors alliés les positions et les mouvements des troupes ennemies, distribue des *Libre Belgique* clandestines et évacue des soldats blessés.

Elle est arrêtée et détenue trois fois, la dernière en janvier 1916. Le 3 mars, elle est condamnée à mort par un tribunal militaire allemand. Le jour de son exécution, elle a juste le temps de crier « *Vive le Roi, vive la...* » avant de tomber sous les balles. Deux soldats refusent de tirer, ils sont fusillés sur-le-champ. En mai 1919, les restes de Gabrielle Petit sont exhumés et un hommage national lui est rendu en présence de la reine Elisabeth. La jeune fille a sa statue et sa rue dans le centre de Bruxelles, à Tournai mais aussi à Brugelette où elle mène de la gare... à l'école où elle a grandi de 9 à 15 ans. ■



Gabrielle Petit ©DR

# « Provoquer l'étincelle chez mes élèves pour leur donner les clés de leur autonomie »

GÉRALD VANBELLINGEN

Chaque mois, *Entrées libres* part à la rencontre d'un enseignant de notre réseau et lui soumet à son tour un devoir : notre questionnaire de Proust ou plutôt de profs !



©DR

Bien qu'il soit devenu prof un peu par hasard, Cédric Bortolotto, prof d'électromécanique en 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> au Collège technique des Aumôniers du Travail à Charleroi, est convaincu par sa mission : provoquer l'étincelle chez ses élèves pour leur donner les clés de leur propre autonomie. La méthode de ce prof d'électromécanique dans le second degré ? Lier la théorie à la pratique pour donner du sens à l'apprentissage et enseigner à ses élèves à se débrouiller avec leurs connaissances. Car s'il est présent pour donner l'impulsion de départ ou les aider en chemin, c'est à ses élèves de s'impliquer dans leurs projets au quotidien.



## CARRIÈRE



### Le jour où je suis devenu prof :

*"Je suis devenu prof un peu par hasard. À la fermeture de l'entreprise pour laquelle je travaillais comme technicien depuis 17 ans, une cellule de reconversion a été mise en place. Et comme j'avais déjà l'habitude de donner des formations à des collègues et que la journée d'observation m'a plu, je me suis lancé. J'ai alors postulé pour une ou deux heures de remplacement et, finalement, j'ai obtenu un poste à plein temps. L'expérience aurait toutefois pu tourner court ! Parce que je me suis littéralement fait manger par mes élèves. Mais ensuite, j'ai décidé de sévir un peu tout en restant juste et j'ai fini par trouver ma place."*

### Le jour où je cesserai d'être prof :

*"Je cesserai d'être prof le jour où ma direction ne me soutiendra plus ou ne me fera plus confiance. J'arrêterai aussi le jour où je n'arriverai plus à provoquer l'étincelle chez mes élèves."*



## MON ANNÉE

### Au début de l'année scolaire, je suis... :

*"Ultra motivé et terrifié en même temps. Car chaque début d'année, c'est comme un grand saut dans le vide. Avec une interrogation centrale : comment vais-je réussir à emmener ces nouveaux élèves vers ce que je veux ?"*

### À la fin de l'année scolaire, je suis... :

*"En général, je suis épanoui. Les objectifs fixés pour les élèves ne sont pas forcément très hauts. Mais jamais je ne vais leur dire à l'avance quels sont ces objectifs. Au contraire, je veux toujours les pousser à donner le maximum. Et ce, même si certains atteignent les objectifs fixés en février par exemple."*



## DIFFICULTÉS

### Mes souvenirs d'école :

*"Je n'aurais pas voulu être l'un des profs que j'ai eu à mon époque. Un prof qui donnait son cours ex cathedra et point final. Ici, ma philosophie c'est lier théorie et pratique. Pour que les élèves se rendent compte de l'utilité des matières à emmagasiner. Je veux leur donner cette impulsion au départ, mais ensuite, il faut qu'ils apportent eux-mêmes de l'eau au moulin. Hors de question de tout leur servir sur un plateau. Il faut qu'ils donnent de leur personne."*

## ET SI... ?

**Je devenais ministre de l'Éducation du jour au lendemain, ma première décision ce serait ... :**

*"De lancer un gros électrochoc au sein du corps enseignant dans sa globalité. Car trop de profs prennent leurs élèves en otages. Ils se contentent de donner leurs cours puis de rentrer chez eux sans chercher à donner un sens à tout ça. Et comme certains sont nommés, ils sont presque intouchables, ce n'est pas normal."*

## IDÉAL

### Un prof qui m'a inspiré :

*"Je me souviendrai longtemps de mon dernier examen. Mon prof de mécanique nous avait présenté un exercice très pratique. Et pour avoir la solution, nous devons calculer un cosinus. Il avait tout simplement réussi à lier une théorie abstraite à du concret, bref à donner du sens à la matière. C'est exactement ce que je veux réaliser, c'est mon défi au quotidien."*

**Une école idéale selon moi, c'est... :**

*"Une école où les élèves sont fiers d'eux-mêmes et de ce qu'ils réalisent. Et à ce niveau-là, la technique a trop souvent une image beaucoup trop négative. On le réduit à une sorte de grande garderie. Une garderie qui renferme les élèves du général qui ne sont pas assez bons. Et quand ils ne sont pas assez bons non plus pour le technique, ils sont envoyés en professionnel. C'est complètement idiot comme raisonnement. Car il n'y a pas de mauvais élèves, simplement des élèves qui n'ont pas encore trouvé ce qui les intéresse. Et je peux vous assurer que le technique et le professionnel renferment de véritables pépites."*

**Des confidences à partager ?**

**Contactez-nous !**

[redaction@entrees-libres.be](mailto:redaction@entrees-libres.be)

## ÉPANOUISSEMENT

### Ce qui me plaît dans l'enseignement :

*"J'adore aider les jeunes à trouver leur voie, les aider à trouver l'étincelle qui les anime et qui les amènera vers un métier qu'ils aiment. Le but ultime pour moi étant que mes élèves deviennent autonomes. Raison pour laquelle j'essaie de faire autant de liens que possible entre la théorie et la pratique avec une multitude de projets à mener. Car c'est comme cela, pour moi, qu'ils apprennent à se débrouiller et à mieux connaître leurs capacités tout comme ce qu'ils aiment faire. Parce que terminer l'école pour commencer un métier que l'on n'aime pas et devoir le faire pendant 40 ans, c'est juste impossible."*

### Au quotidien, mes élèves m'apportent... :

*"De la sérénité. J'ai des projets plein la tête pour les impliquer au maximum. Je considère mes cours comme un immense jeu où ils mêlent connaissances théoriques et applications pratiques. Et si je vois qu'en fin de journée ils parlent du cours entre eux, c'est qu'ils se sont pris au jeu. C'est de là que vient ma sérénité."*

### Ce qui me surprend au quotidien :

*"Les élèves ne sont pas formatés du tout comme nous. Leur regard sur un projet est souvent totalement différent du mien et cet échange d'idées et de point de vue, ça m'apporte énormément. Car ça change les perspectives et ça m'émerveille au quotidien."*

### Les qualités que je préfère chez un étudiant :

*"L'esprit logique mais aussi la créativité qui a tendance à se perdre de nos jours. Car ils ont tout ou presque à portée de main."*

### La phrase que j'aimerais entendre encore et encore :

*"J'ai eu droit à une phrase magnifique d'une maman d'élève. Elle m'a dit : « Bien que cette année a été à nouveau marquée par le coronavirus, vous avez réussi à remettre des étincelles dans les yeux de mon fils, comme à l'époque où il jouait avec ses Lego. Ce qui lui a redonné le goût de l'apprentissage. » Ça, pour moi, c'est la plus belle des récompenses."*

# « Très agréable d'évoluer dans un véritable espace de vie »

GÉRALD VANBELLINGEN



**MARC MARÉCHAL**, 60 ans

Naissance 27 avril 1961

Métier Responsable de l'entretien de la piscine  
Technicien

École Collège Saint-Louis  
à Liège

Passion Plongée

« Une liberté qui découle d'une confiance réciproque qui s'est installée et qui est très agréable au quotidien »

Chaque mois, *Entrées Libres* met en lumière un de ces métiers de l'ombre qui font tourner nos écoles et sans lesquels les élèves, les profs et les directions ne pourraient pas s'épanouir pleinement. Notre invité du jour : Marc Maréchal, technicien et responsable de l'entretien de la piscine au sein du Collège Saint-Louis de Liège, une des rares écoles disposant de son propre bassin de natation. Une fonction qu'il remplit depuis 2016 au sein de l'établissement scolaire.

**Quel est votre parcours ?** « Avant d'occuper mes fonctions au Collège depuis 2016, j'avais une formation de frigoriste. J'ai notamment été chef de vente, directeur d'agence et manager au sein d'une entreprise qui vend des biens alimentaires surgelés. Et à la fin de cette aventure, comme ma fille était inscrite en secondaire au Collège Saint-Louis et que l'école cherchait quelqu'un pour s'occuper de la piscine, je me suis présenté. Quel rapport entre un frigo et une piscine ? me demanderez-vous. Eh bien, ils partagent un point commun : ils fonctionnent tous deux en circuit fermé. »

**À quoi ressemblent vos journées-typiques ?** « Parmi mes tâches quotidiennes, il y a bien sûr la surveillance de la qualité de l'eau. Il faut en vérifier le PH et le taux de chlore, et ce tous les jours avant l'arrivée des élèves. Après ces différentes analyses et rectifications quand cela s'impose, il faut également procéder à l'entretien et à la surveillance de la machinerie. Des tâches quotidiennes qui demandent beaucoup de rigueur et surtout d'avoir une vision à moyen ou long terme. Car quand on rajoute du chlore au sein de l'eau de la piscine par exemple, il faut avoir à l'esprit que le taux de chlore ne sera régulé correctement que 4h après. Ensuite, il me reste à m'occuper du chauffage et de l'électricité au sein de l'école. Des domaines pour lesquels, il y a toujours des petits travaux à réaliser. »

**Quel impact le Covid a-t-il eu sur votre métier ?** « Vis-à-vis des protocoles qui encadrent l'accès à la piscine, il n'y a pas eu de changements fondamentaux de mon côté. Car finalement, la ventilation au sein du bâtiment de la piscine était certainement bien meilleure que n'importe où ailleurs dans l'école. Le renouvellement et la purification de l'air se faisant déjà en temps normal, il a surtout fallu s'assurer qu'on respectait bien les normes recommandées. »

**Êtes-vous heureux dans votre travail ?** « Très franchement, je suis très heureux. Auparavant, dans mon ancien métier, je travaillais sous pression, avec le contrôle d'un chef qui nous obligeait à avoir du rendement. Désormais, mon travail est assez plaisant. Car la direction me laisse beaucoup de latitude pour exercer mes différentes tâches. Une liberté qui découle d'une confiance réciproque qui s'est installée et qui est très agréable au quotidien. C'est d'autant plus vrai qu'avec le sport-études natation qui est mis en place ici au Collège Saint-Louis, ça m'apporte de la motivation supplémentaire au jour le jour. Car il est toujours plus agréable d'évoluer dans une école qui ne se contente pas d'être un simple lieu d'apprentissage mais un véritable espace de vie. Une école qui aide les jeunes à se former et à évoluer tout en boostant leur rapport au monde sportif ou culturel. Car le sport-études en général ou la natation en particulier ne sont pas les seuls exemples en la matière. » ■



ÉRIC DE BEUKELAER

## Carnaval et Carême : pédagogie de croissance spirituelle

**F**in février, c'est le temps du carnaval. L'école le sait bien, car il y a congé. De plus, le folklore des masques frappe les esprits. Sauf que, ces jours-ci, les congés se multiplient au gré des contagions et désorganisent l'année scolaire. Sauf que porter le masque est devenu un quotidien qui ne fait plus rire personne. Sauf que la plupart des cortèges de carnivals ont été annulés pour la deuxième année de suite. Bref, le carnaval n'est plus fort joyeux. Un vrai carême, en quelque sorte... Cela tombe plutôt bien, car le carnaval est suivi du Carême. Ou plutôt, le carnaval reçoit son sens du carême qui le suit. Le lendemain du Mardi gras (cette année le 1<sup>er</sup> mars), advient le Mercredi des Cendres, jour de jeûne qui ouvre un temps de 40 jours en préparation à Pâques. Le carême a mauvaise presse. Notre société de consommation n'est pas fan de mortifications. Et puis, ce temps de pandémie est un carême en soi. Bref : triste carnaval et inutile carême ? Pas certain...

La séquence « carnaval-carême » est spirituellement féconde. Le fait que nombre d'éducateurs aient perdu de vue pareille richesse symbolique constitue une occasion pédagogique manquée. Je m'explique : au-delà du folklore tout en confettis, que signifie symboliquement le carnaval ? Il rappelle que les rôles sociaux que la vie nous fait jouer, sont autant de masques. Cela est inévitable et même utile. Que serait la société sans le masque de la politesse, du compliment de circonstance, de l'excuse polie ? Que serait l'école si directeurs et enseignants n'y jouaient pas leur rôle d'adulte parmi les élèves ? Oui, le masque social est nécessaire, mais il ne peut nous coller à la peau. Parfois, il s'agit de s'en défaire. Si l'enseignant, le directeur, le parent, l'élève ou même l'aumônier, ne quittent jamais leur rôle social, celui-ci étouffe leur nature profonde. D'où les transgressions symboliques et festives du carnaval qui, par le déguisement, se moquent de l'ordre social, afin de rappeler le caractère relatif de toute fonction humaine. D'où aussi et surtout les 40 jours du carême qui lui succèdent. Si le folklore du carnaval est une pédagogie qui appelle à ne pas être dupe des rôles que la vie fait jouer, le rude chemin du carême apprend à décoller ces masques qui nous collent à la peau. Pour ce faire, trois chemins sont proposés. Le jeûne, qui consiste à faire de la place en soi, en se privant de son confort habituel. Le partage, qui invite à faire de la place à l'Autre, en partageant

son sourire, son écoute, son service, son argent... La prière, qui implique de faire de la place à l'Autre, en lui consacrant du temps.

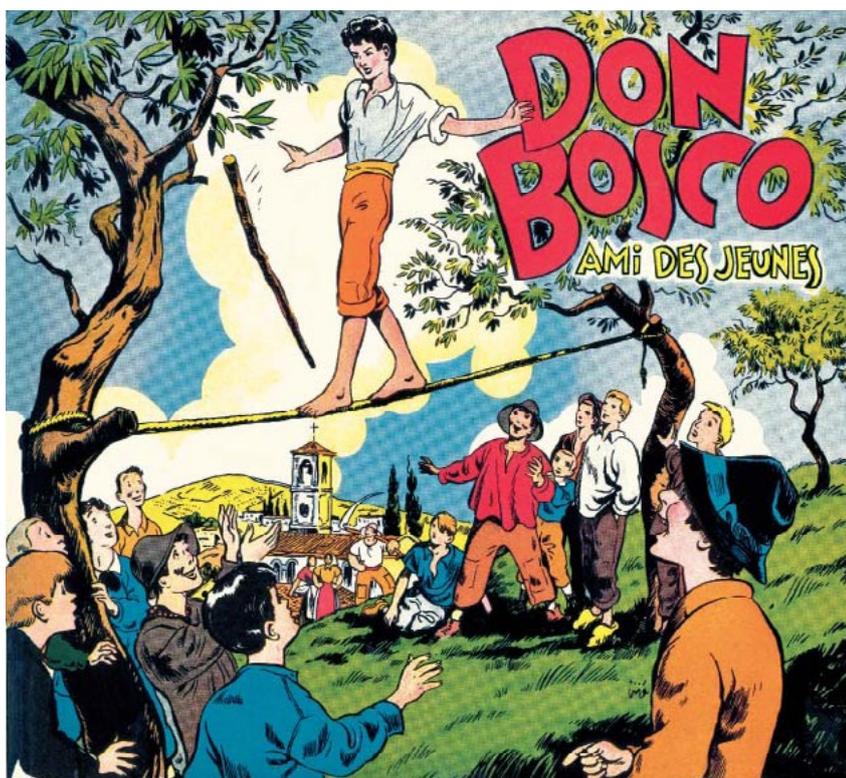
La pédagogie du carnaval et du carême a une fécondité que notre société de consommation a tendance à ignorer. Le carnaval est aujourd'hui présenté comme la simple perpétuation de traditions locales, avec ses débordements et frasques. Le carême est, quant à lui, évacué telle une pratique surannée, indigne de l'homme libéré. Tragique erreur... Je plaide donc pour que l'enseignement réinvestisse la séquence symbolique de cette double période, afin que les générations montantes puissent être initiées à sa richesse spirituelle. Durant le carnaval, nos jeunes apprennent à ne pas être dupes des rôles que la société leur fait et fera jouer. Avec le carême, ils sont invités à se donner les moyens de décoller ces couches de masques qui étouffent leur authentique visage – celui d'un être fait pour aimer. ■



# « Don Bosco, une vision inspirante de ce que l'on peut faire avec les jeunes »

JEAN-FRANÇOIS LAUWENS

En 1941, les Dupuis confient au jeune Jijé, pilier du *Journal de Spirou*, la mission de dessiner une édifiante vie du fondateur des salésiens. *Don Bosco, ami des jeunes* deviendra un mythe de la BD belge et changera le destin d'un éditeur carolo désormais tourné vers la BD. Il popularisera aussi pour des générations la figure du prêtre piémontais et contribuera grandement au succès des écoles qui lui sont dédiées. Pour son centenaire, Dupuis réédite cet album dans sa version de 1942.



**D**ans le dossier qui accompagne la réédition en format original noir et blanc, le fils de Jijé, Philippe Gillain, affirme : « De même que Buck Danny a déclenché des vocations d'aviateur, mon père a découvert avec les années que Don Bosco, Superman en soutane, avait déclenché autant de vocations ! »

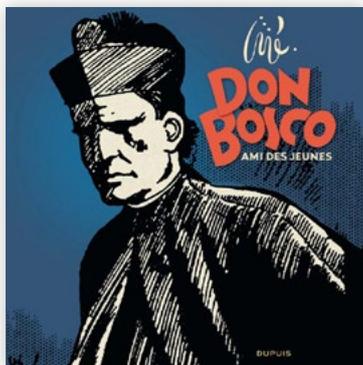
Vocations religieuses et éducatives car c'est aussi une époque où se créent et développent de nombreux instituts dédiés à Don Bosco en Belgique. À Bruxelles, par exemple, en 1958, les écoles salésiennes se séparent physiquement (Val d'Or/WSP et Stockel/WSL) et prennent chacune le nom de Don Bosco. Mgr Jean-Luc Hudsyn, évêque auxiliaire du Brabant wallon, s'en souvient : « Mon père était prof au Val d'Or, j'ai vécu le déménagement, c'est mon enfance, cette familiarité qui marquait cette éducation. J'ai toujours dans les yeux cette BD que je dévorais dans ma chambre, avec ce Jean Bosco au tempérament de leader, soucieux des pauvres et saisi par Dieu » (*Don Bosco Aujourd'hui*).

Il est loin d'être le seul. Actuel recteur de l'UCLouvain, Vincent Blondel, a, bien qu'Anversois d'origine, étudié à DB Stockel : « Cette BD était absolument formidable, se souvient-il, extrêmement inspirante. Elle offrait une vision enthousiasmante de l'impact qu'on peut avoir sur le monde, de ce qu'il est possible de faire. J'ai dû la lire une vingtaine de fois et j'en ai acheté un exemplaire trente ans plus tard pour mes enfants. La BD raconte de manière inspirante l'impact qu'on peut avoir sur la vie des jeunes ».

Aujourd'hui directeur du même Collège Don Bosco à Woluwe-Saint-Lambert (le seul de Belgique sans qualifiant), Laurent Pletinckx tient à remettre l'esprit salésien au cœur de l'éducation : « Même si le visage dessiné par Jijé a récemment disparu de notre identité visuelle, la BD a marqué des générations d'élèves et de profs qui l'ont utilisée en classe. Nous en avons encore pas mal d'exemplaires et, maintenant qu'elle ressort, j'ai bien envie de l'offrir à chaque prof ! Le livre est porteur de cet esprit de famille, de cette pédagogie spécifique que nous partageons avec toutes les écoles du réseau Don Bosco. D'ailleurs, en mars, nous remettons sur pied une formation aux valeurs salésiennes pour les jeunes enseignants de tous les Don Bosco. Et puis, il y a la solidarité : lors des inondations, tous les Don Bosco flamands et francophones sont venus en aide à Don Bosco Verviers. »

Journaliste en charge des pages « Débats - religion » à *La Libre*, Bosco d'Otreppe était plus que prédisposé par son prénom à se passionner pour cet album ! « C'était inmanquable : à chaque fois, je sortais un peu vexé de l'album de Jijé, nous confie-t-il. Enfant, fort de mon prénom, je ne pouvais que me projeter dans le personnage du jeune Bosco. Et Dieu sait s'il me renvoyait à mes limites. Incapable de jongler, de marcher sur une corde, d'épater la cour de récré de mes talents de prestidigitateur ou de témoigner d'une foi aussi belle et franche que le saint, je quittais la lecture pour me retourner vers mes Kapla, mes Playmobil et mes déguisements, royaumes à ma portée. L'album ne m'a cependant jamais quitté. Aujourd'hui, ce sont les dessins de Jijé – plus encore que le scénario – que je retiens. Ils regorgent de vie, d'énergie, de caractère et de dynamisme. Les personnages y tiennent une place centrale et active. Ces dessins ne sont-ils pas le plus juste témoignage de la pédagogie salésienne ? Celle qui fait le pari de la confiance, de la personne, de sa dignité et de ses talents ? Que l'on soit un audacieux trapéziste ou un génie des Playmobil ? » ■

## CONCOURS



Jijé,

*Don Bosco, ami des jeunes*,  
Dupuis, 120 p., 36 €

Nous vous offrons 3 exemplaires de la réédition historique de *Don Bosco, ami des jeunes*, publié en cette année du centenaire des éditions Dupuis. Cette histoire, publiée dans *Le Journal de Spirou* en 1941 et 1942, est la première œuvre majeure de Jijé, véritable homme à tout faire des Dupuis puisqu'il dessina 672 planches durant la guerre ! Avant *Don Bosco*, Dupuis n'avait jamais édité de véritable album de BD mais juste des livres et des revues. Avec ses 125.000 exemplaires vendus en temps de guerre, il deviendra le premier best-seller des éditions Dupuis, le premier d'une longue lignée. En 1949, Jijé redessina complètement l'album et le mettra en couleurs. C'est cette version qui restera dans le commerce durant des décennies. Longtemps, Dupuis a versé une partie des droits aux salésiens. Sa façon aussi de remercier le réseau qui avait fait évader un membre de la famille d'un camp allemand.

Pour gagner un exemplaire, rendez-vous, avant le 4 mars, sur [www.entrees-libres.be](http://www.entrees-libres.be)

Les gagnants du mois de janvier (L'enfant du 20<sup>e</sup> convoi) sont : Annie Maertens, Delphine Preaux, Caroline Sarlet, Fabienne Noël, Marie-Noëlle Vroman. Bravo à eux !



Hervé Gérard,

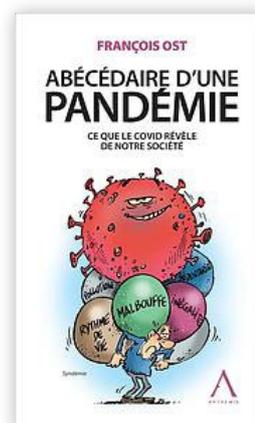
*100 dates de l'histoire de Belgique*,  
180° éditions,  
226 pages, 20€

## 100 DATES DE L'HISTOIRE DE BELGIQUE

Historien, écrivain et journaliste (on peut le lire dans *Dimanche*), Hervé Gérard nous offre ici un parfait digest de l'histoire de notre pays de bien avant son origine à la période la plus récente. On commence en 52 avant Jésus Christ avec la conquête de la Gaule Belgique par Jules César et on s'arrête en juillet dernier avec les inondations en Wallonie. Entre-temps, on sera passé par Clovis, Charlemagne, Charles-Quint et évidemment la Révolution de 1830. On aura revécu la grande histoire politique ainsi que les tragédies marquantes (Bois-du-Cazier, Innovation, Heysel, Dutroux). Une méthode accélérée en quelque sorte tant pour ceux qui veulent rafraîchir leur mémoire que pour ceux qui veulent disposer d'un résumé efficace.

## POINT DE NON-RETOUR

Âgé de seulement 25 ans, Edwin Peek, originaire de Stavelot, a arrêté ses études de psychologie et s'est lancé dans l'écriture il y a 4 ans : après deux nouvelles, il a franchi le cap du roman. Il vient de publier le premier, qui explore un sujet grave au centre des préoccupations des parents, des élèves et des enseignants : le harcèlement scolaire. « *Mon roman, c'est un tiers de vécu, un tiers de choses vues et un tiers de choses inventées* », résume-t-il. Mathias, Calvin et Gilles nous emmènent dans l'engrenage quotidien de cette problématique qui peut virer au drame jusqu'à un épilogue fort réussi. Un roman à mettre aussi dans les mains d'élèves de secondaire.



François Ost,

*Abécédaire d'une pandémie*.  
*Ce que le Covid révèle de notre société*,  
Anthemis,  
110 pages, 20€

## CE QUE LE COVID RÉVÈLE DE NOTRE SOCIÉTÉ

En 2019, les personnes qui utilisaient régulièrement les termes de distanciation sociale, d'asymptomatique, de pass sanitaire, de gestes barrières ou encore d'écouvillons devaient se compter sur les doigts d'une main. Mais, désormais, après près de deux ans de pandémie, ces termes font partie de notre nouveau quotidien à tous. Un nouveau champ lexical global que s'est amusé à lister François Ost, sous forme d'abécédaire. Un exercice auquel s'est adonné ce professeur émérite invité à l'Université Saint-Louis de Bruxelles pour servir d'amorce aux discussions et débats qui permettront, enfin, de penser la société d'après-Covid. Logique quand on sait que François Ost préside également la Fondation pour les générations futures.



Edwin Peek,

*Point de non-retour*,  
BoD,  
349 pages, 18,5€



## DEVENIR DIRECTEUR D'ÉCOLE

Le 16 mars prochain, le Service diocésain Bruxelles-Brabant wallon du SeGEC organise une grande opération intitulée : « Devenir directrice, directeur, c'est pour moi ! Pourquoi pas ? ». Une après-midi (de 14h à 16h) durant laquelle les participants pourront bénéficier d'informations, se verront présenter le statut, les conditions d'admission ou encore la formation requise pour accéder à ce métier riche en défis actuels.

Avec le Pacte d'excellence qui se met en place, des modifications profondes se préparent en effet dans le monde de l'enseignement. Avec parmi elles, la fonction de directeur d'école qui verra son « leadership augmenté » et dont l'accès a été rendu plus large.

Le Service diocésain souhaite dès lors accompagner les enseignants qui s'interrogent sur cette fonction de direction d'école et sur les conditions pour y accéder.

**Intéressé(e) par un nouveau défi en tant que directeur ou directrice d'école ? N'hésitez pas à vous inscrire via ce lien : <https://bit.ly/3jigEoB>**

## RYTHMES SCOLAIRES : UN OUTIL POUR LES PARENTS SÉPARÉS

La rentrée de septembre prochain se fera le... lundi 29 août 2022. Ce sera la toute première traduction dans les faits de la réforme des rythmes scolaires visant à une meilleure alternance des temps de travail et de repos (selon un schéma 7 semaines/2 semaines). Très vite, lorsque ces nouveaux rythmes ont été annoncés, sont apparues les inquiétudes des parents divorcés soucieux d'organiser leur système de garde. Afin de répondre à ces inquiétudes et pour éviter que les avocats ne doivent multiplier les procédures pour modifier les gardes existantes, la Fédération Wallonie-Bruxelles a confié à la Ligue des Familles et à Avocats.be (l'Ordre des barreaux francophones et germanophone) le soin de plancher sur un outil adapté. Le résultat est une plateforme proposant une série de calendriers-types selon la situation et solution souhaitée. Une brochure et les calendriers sont téléchargeables afin de permettre une adaptation à l'amiable des systèmes de garde.



Toutes les explications sont à lire ici : <https://www.rythmesscolaires.be/gardespargages>



## DEVENIR JEUNE REPORTER POUR L'ENVIRONNEMENT

Vos élèves ont entre 11 et 25 ans et ont envie de faire entendre leur voix pour le climat ? Ce concours est fait pour eux ! Les « Jeunes reporters pour l'environnement » (GoodPlanet Belgium) leur proposent de faire connaître leur message au grand public au moyen d'un clip vidéo, d'un article ou d'un reportage photo. Quel que soit leur choix, il devra être constructif, original, non-biaisé et structuré. Et surtout envoyé avant le 20 mars 2022. Accessible en individuel ou aux enseignants (dès la 6<sup>e</sup> primaire) qui voudraient inscrire leur classe, le concours consacrera un gagnant (ou un groupe) par catégorie. Si les modalités d'inscription et les quelques consignes sont à retrouver en ligne, les créations seront examinées par un jury de professionnel. Des photographes, des experts en médias, des spécialistes du climat mais aussi et surtout le président d'honneur des « Jeunes reporters pour l'environnement », Yann Arthus-Bertrand !

Plus d'informations à lire ici : <https://www.goodplanet.be/fr/yre-fr/>



## « LE PETIT PRINCE PARMIS LES HOMMES »

L'an prochain, il y aura 80 ans qu'Antoine de Saint-Exupéry a publié *Le Petit Prince* à New York en 1943. L'année d'après, 80 ans qu'il a disparu en mission au large de Marseille. Avec 270 langues, *Le Petit Prince* est le livre le plus traduit dans le monde, hormis la Bible. Sans doute aussi le plus lu dans les écoles et les foyers à travers la planète. Présentée cet hiver à Lyon, la ville natale de l'aviateur-écrivain, l'exposition *Antoine de Saint-Exupéry. Le Petit Prince parmi les Hommes*, arrive le 25 février au palais des expositions du Heysel, à Bruxelles. L'exposition prend la mère de l'auteur comme fil rouge et se divise en 4 sections qui permettent à l'auteur et à son personnage universel de se rejoindre en un espace immersif. L'exposition est signée Tempora qui vient de proposer l'expo immersive Magritte à Liège. Des réductions sont évidemment prévues pour les groupes scolaires et des journées réservées aux profs (26 février, 3 et 4 mars).

Tous les détails sont à lire ici : <https://expo-petitprince.com/>



## UNE SEMAINE DÉDIÉE À L'OBSERVATION AU CPSE

Le CPSE, école de promotion sociale à Liège, propose de multiples formations dans le secteur de l'accompagnement des personnes, de l'aide et des soins. Avec pour vocation de former les éducateurs, aides-soignants et étudiants à la dimension d'interprofessionnalité en suscitant des collaborations entre professionnels d'horizons divers. Dans ce cadre, le CPSE a décidé de créer un dispositif impliquant l'ensemble des acteurs à travers l'organisation d'une semaine portant sur l'observation. « Quel regard porte-t-on en tant qu'éducateur, assistant social, aide-soignant... sur les situations professionnelles rencontrées ? En quoi ces regards peuvent-ils être complémentaires ? Comment faciliter la communication de ces observations ? ... » Autant d'interrogations qui se verront apporter des réponses au travers de divers ateliers pratiques tels que : des débats autour d'un film entre étudiants de différentes sections, de la constitution d'une fresque à laquelle contribueront toutes les classes de l'école, d'une rencontre des tuteurs de stage, des professeurs de pratique professionnelle et des étudiants autour de la question de l'apprentissage de compétences en lien avec l'observation.

Le programme définitif de cette semaine (21-26 mars) dédiée à l'observation doit encore être finalisé.

Plus d'informations via : <https://cpse-liege.be/>



## LA JOURNÉE DES FOURNISSEURS LE 17 MARS

Les directions, membres des PO, économes, enseignants ou encore membres du personnel administratif sont conviés à la journée des fournisseurs qui se tiendra le 17 mars prochain au Séminaire de Floreffe. Organisée par la Centrale de marchés du SeGEC, cette journée vous permettra notamment de prendre connaissance de tous les produits et services qui font l'objet de marchés, de bénéficier d'une formation sur la plateforme des commandes, de mieux comprendre l'opération « Une heure pour mon école », d'assister aux présentations des modules « It's Learning/virage numérique », « JobEcole » et « Questi », de bénéficier d'une démonstration du matériel labo-sciences ainsi que de prendre part à l'inscription au prochain marché des panneaux photovoltaïques.

Un repas sera offert à tous les participants inscrits au préalable. Attention : si l'événement est prévu le 17 mars prochain entre 10h et 17h, la date butoir pour les inscriptions est le 1<sup>er</sup> mars.

Le lien pour participer à la journée des fournisseurs : <https://lead.me/bccWav>

## Restez informés des actualités du SeGEC !

### Nos réseaux sociaux :



Enseignement Catholique - SeGEC



segec\_enseignementcatholique



@Le\_SeGEC



Secrétariat général de l'enseignement catholique (SeGEC)



SeGEC - Enseignement catholique

### Notre site Internet :

<https://enseignement.catholique.be>

### Notre Extranet :

<https://extranet.segec.be/>



